

L'ÊTRE ET L'UNIVERS

par C. Frederick FARRELL, Jr.
et Edith R. FARRELL (Morris)

“Je me suis allongé sur le sable des grèves”, dit Marguerite Yourcenar dans le premier vers de “Charités d’Alcippe”^[1]. Plus de cinquante ans plus tard, c’est dans la dernière ligne d’*Un homme obscur*, que Nathanaël, couché dans du sable, “se cala comme pour dormir” (OR, p. 1014). Ce contact intime et spécifique avec l’univers non-humain n’est qu’un exemple sur des centaines qui prouve l’unité de l’œuvre de Yourcenar, surtout quand il s’agit du thème de l’universalité. Entre ces deux moments, c’est surtout au passage émouvant du commencement des *Archives du Nord* que nous pensons, celui où l’auteur a évoqué “[l]a longue ligne des dunes obliquant vers l’est ^[2]” ; ou à celui où Zénon s’endort, couché dans du sable : “Il dort sans rêves[...]”. Quand il se réveille il fait “couler entre ses doigts une poignée de sable. *Calculus*” (OR, p. 764) ; ou encore à celui où Nathanaël est couché à plat ventre dans du sable pour observer et rêver (OR, p. 999). Le sable est l’endroit “où l’usure du monde a d’arides douceurs” dans “Charités d’Alcippe” (CA, p. 7), mais, au moment des *Archives*, on trouve les dunes déjà “deshonorées [...] par les coquettes villas, les casinos lucratifs, [...] sans oublier les aménagements militaires, tout ce fatras qui dans dix mille ans ne se distinguera plus des débris organiques et inorganiques que la mer a lentement pulvérisés en sable” (EM, p. 954-55).

Comme on peut le constater d’après les passages cités ci-dessus, Marguerite Yourcenar cherche, dès ses premiers poèmes et jusqu’à son dernier roman à se mettre en contact et à nous mettre en contact avec l’univers et l’universel. Dans cette étude nous voudrions montrer quelques-uns des liens qui unissent le monde humain et le monde

[1] Écrit en 1929, publié dans *Les Charités d’Alcippe*, (CA) Paris, Gallimard, 1956 ; nouvelle édition, 1984. Ce poème est un des premiers si l’on excepte *Les Dieux ne sont pas morts* que Yourcenar n’a pas considéré comme partie intégrale de son œuvre.

[2] *Essais et Mémoires*, (EM) Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1991, p. 954.

non-humain, ceux qui se forment ou devraient se former entre l'individu et le tout, même si ce dernier peut être "le vide" qui nous entoure. Nous allons comparer ces œuvres qui constituent les deux bouts du chemin "si long et si ardu" qui a mené Yourcenar du commencement à la fin de sa carrière d'artiste ^[3].

Entre les deux nous trouverons aussi d'autres manifestations du désir de l'universalité. Nous verrons des êtres humains qui se considèrent comme des parties, infimes peut-être, mais des parties intégrales de l'univers où ils vivent. Nous tâcherons de montrer que cette solidarité avec tout l'univers a été une des grandes préoccupations de Marguerite Yourcenar.

Parmi les exemples dont on pourrait se servir pour illustrer les rapports avec l'univers non-humain ressentis par l'auteur des *Charités* et celui d'*Un homme obscur*, citons les émotions que l'auteur et ses personnages ont en commun avec le reste de l'univers. Le bonheur du poète est partagé par "l'oiseau / Et par l'eau que le chien lappe" (CA, p. 19). D'une façon même plus généralisée, Ariane soutient ce sentiment quand elle se dit immortelle, "un privilège qu'[elle] partage avec chaque atome. Ariane, sœur du feu, fille de l'air et du rocher..."^[4]. La dernière partie de la phrase doit nous rappeler les "Vers orphiques" : "Je suis fils de la terre noire, / Mais aussi du ciel étoilé" (CA, p. 17), un sentiment que Yourcenar souligne encore dans *Archives du Nord* : "nous sommes tous faits de la même matière que les astres" (EM, p. 1162).

Mais les exemples qui sont, peut-être, les plus évidents concernent la violence. "J'ai perdu le sang tiède où mes mains s'ensanglantent / Mes terreurs de ramiers font mes plaisirs d'autours" (CA, p. 2). Comme le poète, "Nathanaël se sentait partagé entre la joie de l'oiseau happant enfin de quoi subsister et le supplice du poisson englouti vivant" (OR, p. 1000). Entre les deux, on ne peut pas manquer de penser au poème d'Hortense Flexner^[5], traduit par son amie, qui décrit plus à la longue le supplice d'un poisson pris à la ligne par l'homme et dont l'image a pu servir à rappeler à Yourcenar ses pensées de jeunesse à ce propos.

[3] ROSBO, Patrick de, *Entretiens radiophoniques avec Marguerite Yourcenar*, Paris, Mercure de France, 1972, p. 168.

[4] *Théâtre II*, Paris, Gallimard, 1971, p. 226.

[5] "Agonie", *Présentation critique d'Hortense Flexner suivie d'un choix de poèmes*, Paris, Gallimard, 1969, p. 39.

Nathanaël va même plus loin, tenté, comme il l'est toujours, de "chercher des ressemblances entre l'animal et l'homme" (OR, p. 995). La solidarité qui lie l'homme et la bête devient un thème capital d'*Un Homme obscur*.

Il regardait un ours qui mangeait des framboises "avec un plaisir si délicat qu'il [Nathanël] le ressentit comme sien." (OR, p. 929), mais "il ne parla à personne de cette rencontre, comme s'il y avait eu entre l'animal et lui *un pacte*" (OR, p. 929 ; c'est nous qui soulignons). Plus tard, il va jusqu'à formuler ses rapports avec les bêtes : "Il y avait autour de lui la mer, la brume, le soleil et la pluie, les bêtes de l'air, de l'eau et de la lande ; il vivait et mourrait comme ces bêtes le font. Cela suffisait" (OR, 1009).

Même dans l'Île Perdue, où on avait besoin de chasser et de pêcher pour manger, Nathanaël trouvait que les façons de tuer les animaux et le plaisir que quelques-uns prenaient à le faire étaient à condamner. L'image qu'il trouve pour décrire les haies dans lesquelles on prenait les poissons montre, à n'en pas douter, le lien entre leur sort et celui des êtres humains, il l'appelait "une sorte de labyrinthe" (OR, p. 929). Un peu plus loin, il trouve une autre métaphore qui souligne de nouveau cette relation, en disant que les peaux des animaux suspendues à des pieux "semblaient des scalps" (OR, p. 933). Plus tard, quand il ne s'agit que du sport, Nathanaël ne cache pas son dégoût. Comme autrefois Thérèse Desqueyroux, l'idée "des gibecières pleines lui faisait horreur" (OR, p. 1004).

Si la vie est unifiée, dans *Charités d'Alcippe* et dans *Un homme obscur*, c'est en partie parce que les différentes substances dans l'univers sont plus proches les unes des autres qu'on ne le soupçonne. Dans "Le Verger des cyprès...", Yourcenar nous parle de "La vie, unique et nue à travers ses cent voiles" (CA, p. 31) ; et encore d'un "miel inaltérable au fond de chaque chose" (CA, p. 32). La preuve d'une nature commune est la possibilité de transformation : "Les brins minces de la verdure / Sont faits du grain noir des rochers" (CA, p. 19). Il s'agit certainement ici des plantes que Nathanaël aurait connues dans ses îles, des lichens, qui se forment en transformant la matière des rochers en matière organique, simple miracle de tous les jours.

La solidarité ressentie par Nathanaël avec tout ce qui existe dans son monde, reflète l'avis du poète qui parlait des "lys et [d]es agneaux, mes frères" (CA, p. 35), tandis que le poète de "L'Homme épars", qui

“végète dans l’arbre, ondule avec les plantes” (CA, p. 21), nous rappelle la fraternité de Nathanaël avec les arbres. Dans l’Île Perdue, il “garda le secret [...] du bois [et] chérissait [...] les arbres [...] si grands et si majestueux” (OR, p. 930), mais c’est tout à la fin qu’il les voit comme des “jeunes frères” et se sent attiré par ceux qui sont “à peu près de taille humaine” (OR, p. 1012, 1013).

C’est surtout, selon nous, dans l’idée philosophique de l’unité de l’univers, que nous pouvons constater que le fil dans les œuvres de Yourcenar ne s’est jamais rompu. Le jeune poète qui pleure une morte qui lui était chère, parle de “[l]’alambic éternel où le temps recompose” ce que nous avons été, d’un “sol lentement imprégné d’âme humaine” (CA, p. 33), et du “soleil des morts [qui] fait mûrir d’autres vies” (CA, p. 31).

Plus tard, dans *Archives du Nord*, Yourcenar nous montre qu’elle n’a pas abandonné cette belle image de l’unité du monde. Elle croyait qu’un être se doit de comprendre et de s’unir avec l’univers. Elle y parle des “modalités de la métempsycose, donnée qui tente l’esprit, justement parce qu’en apparence aussi absurde, mais pas plus, que les autres réalités de la vie organique, la déglutition, la digestion, la copulation, la parturition, dont seule l’habitude nous cache l’étrangeté, et qui constitue la plus belle métaphore de nos rapports avec tout” (EM, p. 965).

Tout proche de la mort, Nathanaël tâche d’évaluer son existence et son avenir, s’il en a un. Une des pensées qui lui est venue à l’esprit est que “la petite flamme”, qui est sa façon de décrire son âme, pourrait “se rallumer / dans d’autres corps” (OR, p. 995).

Quant aux rapports entre êtres humains, ils se voient bien clairement dans le secours qu’il faut apporter à l’heure de notre mort. Dans “Vers Orphiques” des *Charités d’Alcippe* (p. 17), nous trouvons pour la première fois, l’image du mort qui cherche à boire des deux sources d’eau. Cette scène nous rappelle l’entrée décrite dans la mythologie grecque, mais aussi le verset du “Livre de la mort” égyptien où un mort dit : “Je suis un homme comme le premier venu [...]. Je suis entré dans la mer du paradis. Donnez-moi de l’eau à boire. Aidez-moi à me désaltérer. Donnez-moi la puissance de l’eau”^[6].

[6] *Awakening Osiris : A New Translation of the Egyptian Book of the Dead* by Normandi ELLIS, Grand Rapids (MI), Phanes Press, 1988, chap. XIX, p. 115. (C’est nous qui traduisons).

L'acte de porter secours de cette façon occupe une place importante dans *L'Œuvre au Noir* où Zénon, mourant, avait soif (OR, p. 831) et entendait les pas de l'"homme qui [...] ne pouvait être qu'un ami [...] sans bien savoir s'il était secouru ou si au contraire il portait secours" (OR, p. 833). Ce même thème se reprend dans *Un Homme obscur* où Nathanaël soigne d'abord le métis et, après, le jeune Jésuite au moment de leur mort. Pour ce dernier il "courut puiser dans ses paumes l'eau d'un ruisseau" (OR, p. 925). Plus tard, quand il y réfléchissait, "la personne à laquelle il apportait de l'eau changea souvent au cours des années. Certaines nuits, il lui semblait que celui qu'il essayait de secourir ainsi n'était autre que lui-même" (OR, p. 925-926).

Ces ressemblances ne doivent pas nous faire croire qu'il n'existe pas de différences, qu'il n'y a pas eu d'évolution dans le point de vue de Marguerite Yourcenar. Au contraire, nous avons déjà signalé plus haut, et nous continuerons à faire voir des différences même au cours d'*Un homme obscur*. Il est même possible que l'histoire de Nathanaël illustre la progression, non pas de la philosophie, mais de la sensibilité de son auteur au cours de sa vie.

Ces différences vont, selon nous, dans le sens du dépouillement, d'une acceptation de ce qui est, sans qu'on ait besoin de la transformer, et de l'idée que sont solitaires dans cette vie même ceux qui se croient solidaires de l'univers.

Les Charités d'Alcippe se caractérisent par la richesse, dont la preuve même est le style des premiers poèmes, style qui est tout à fait différent de celui des dernières œuvres de Yourcenar. En plus, l'on voit dans ce poème une richesse manifestée dans l'art et le savoir. On y trouve des statues, par exemple, tandis que dans *Un homme obscur* c'est la nature qui est à la fois belle et suffisante. Nathanaël trouve le "vol nuptial [des vanneaux] plus beau qu'aucune figure des ballets du roi de France" (OR, p. 1000). Les sirènes et les dieux grecs sont représentatifs d'une vaste érudition classique. Nathanaël, au contraire, ne se souvenait que "vaguement de bois inviolés au bord de sanctuaires dont parle Virgile, mais ces lieux-ci ne semblaient contenir ni anciens dieux, ni fées..." (OR, p. 922). À la fin, il avait complètement renoncé à passer sa vie à chercher la réponse aux questions philosophiques, comme l'avait fait Léo Belmonte, et il était incapable de se rappeler le nom des étoiles.

Au lieu de se poser des questions sur son passé, il semblait plus utile à Nathanaël de limiter sa lecture à celui du monde et “d’essayer plutôt de suivre, sinon de comprendre, ce qui se faisait ou se défaisait en lui” (OR, p. 1007). Nous sommes loin, ici, de l’attention passionnée donnée à la célébration du corps manifestée par le poète de “*Hospes comesque*”, mais assez proches de l’attitude de Zénon pendant qu’il se préparait à mourir (OR, p. 827 sq.)

Finalement la richesse exprimée dans des images comme l’agate, les porphyres, l’or, et le nard des “Charités d’Alcippe” (CA, p. 9-12) s’oppose à l’attitude de Nathanaël : “il suffisait de peu de chose” (OR, p. 933).

Il est, à notre avis, incontestable que, pour le poète des *Charités*, l’être humain est le centre de l’univers. Non seulement, Alcippe attire tout à lui-même, mais on lit dans “Joueur de Flûte” : “Fais-nous croire que les cieux dansent / Parce qu’un aveugle a chanté” (CA, p. 13). Même Nathanaël, au commencement, avait cette impression : “il se sentait placé tout au centre” (OR, p. 934).

Les différences résident dans l’attitude des protagonistes et les résultats de ce contact. Les liens entre l’humain et le non-humain sont d’abord sentimentaux. Tout en parlant de ses rapports avec l’univers, le poète a tendance à nous parler de son amour, de son désir, de sa douleur et à imaginer que le non-humain participe à ses émotions. Nathanaël reconnaît mieux qu’il y a des limites à cette collaboration ; il sait que l’animal ne l’aime pas et que lui, malgré sa bonne volonté déjà manifestée pour le chiot et la vache, est dans l’impossibilité de protéger la bête contre les éléments ou contre d’autres hommes.

Cette séparation a commencé déjà dans *Archives*, où l’auteur a reconnu que l’univers existe indépendamment de nous “sans qu’il soit besoin d’un poète ou d’un peintre pour [le] contempler”, et elle a prévu l’oubli des histoires attachées aux étoiles en disant qu’au commencement du monde elles n’avaient “pas encore reçu des noms de dieux et de monstres qui ne les concernent pas” (EM, p. 957).

La plus grande différence, cependant, est que le jeune poète essaie de transformer l’univers. Elle dit tout de suite au commencement de “Charités” : que l’on couvre ce que l’on voit de “la nacre des rêves” (CA, p. 7). La nacre vue par Nathanaël est, au contraire, naturelle, un ouvrage de la nature *naturante*. Il a conclu que la nature comme les

hommes est capable de créer des “babioles” sans vraie valeur pratique, mais “si prisées dans la grande maison”. Lui préfère les objets naturels (OR, p. 999).

De cette volonté du poète de transformer le monde non-humain, il résulte toute une série d'actions : elle donne son cœur aux Sirènes, anime des statues et des dieux, et cède son corps aux morts. En faisant ces dons, le poète humanise l'univers, mais, selon elle, c'est à sa demande. Le non-humain envie à l'être humain ce que son corps, son cœur et son âme humains lui permettaient.

Quelques exemples de l'univers humanisé nous suffiront : les roseaux ayant des cheveux ; le soleil qui saigne et qui est “vainqueur” ; les bois inquiets et les jardins grisés (CA, p. 8-9).

Par contre, tout va dans le sens inverse dans *Un homme obscur*. Nathanaël s'enivre d'être parmi les éléments dont l'univers se compose, comme l'air et le vent (OR, p. 934). Il en est de même pour les bêtes qu'il admire. Il se sait comme eux (OR, p. 1009), et ce fait ne le gêne nullement. Il leur laisse, si l'on peut dire, toute leur dignité de bête ou de chose. Il accepte de n'être “qu'une chose parmi les choses” (OR, p. 1005). Au lieu donc de l'humanisation de la nature, Yourcenar arrive à la chosification de l'homme.

Autre différence, le poète s'en va à la rencontre de tout ce qui existe ; elle cherche ce contact et l'occasion de tout changer. Un des thèmes principaux d'*Un homme obscur*, par contre, est celui de l'île et de la solitude croissante que le protagoniste y trouve. Il est d'abord en Angleterre, une île, mais un centre de la civilisation. La deuxième est l'île des Monts Déserts, où son bateau est allé “pour mettre le holà aux empiètements des Français” (OR, p. 922) et où l'on trouve les Jésuites, “émissaires du roi prétendument Très Chrétien” (OR, p. 923). Troisièmement c'est ce qu'il appelle l'île Perdue, qui n'est habitée que par quelques individus qui ne se souviennent qu'à peine de la terre d'où ils venaient, et finalement c'est l'île frisonne où, en s'y “installant [...] il s'était imaginé hors du monde” (OR, p. 1000).

Il lui est quand même difficile de s'habituer à être solitaire. Il y a là aussi Willem, qui apporte des vivres et des nouvelles du monde qu'il voudrait ne pas entendre. Il y a quelques autres habitants, mais qu'il ne voit guère. Il tâche de se passer de contact avec d'autres humains, mais la rupture lui est souvent pénible. Ses derniers visiteurs sont

deux jeunes gars : “on eût dit que la vie, pour lui rendre visite, avait pris leur forme” (OR, p. 1002). Mais à la fin, une fin annoncée par sa décision de se diriger “vers l’intérieur de l’île” (OR, p. 1012), il n’a plus besoin de personne.

Il est clair qu’il s’est opéré entre les deux poteaux indicateurs que sont ces deux livres, un changement dans la signification du mot “exister”. Dans *Charités*, exister voulait dire : savoir, éprouver les émotions les plus violentes, prendre conscience de son existence. “Les marbres non taillés [...] / M’ont dit quel désespoir consiste à n’être pas”. C’est une “douleur d’exister sans l’avoir jamais su” (CA, p. 9).

Autrement dit, l’existence qui compte est celle qui est consciente, examinée, individuelle. Dans “Le Temps”, nous voyons que la vie d’une statue est tout en marbre, une partie seulement en statue (EM, p. 312). Les éléments de la dernière île de Nathanaël ne souffrent pas non plus de n’être qu’une partie de l’univers. Nathanaël lui-même renonce à la plupart des qualités qui le distingueraient des autres humains. Son propre nom “inutile semblait mort” (OR, p. 1005). Il se demande “qui était cette personne qu’il désignait comme étant soi-même?” (Or, p. 1007), nous rappelant que Yourcenar a choisi dans la première ligne de *Souvenirs pieux* de se désigner par “L’être que j’appelle moi” (EM, p. 707). Nathanaël ne voulait plus se définir d’après son sexe, ni sa race, ni sa religion, ni son âge, ni même comme être humain : “enfant ou vieillard, homme ou femme, animal ou bipède qui parle et travaille de ses mains, tous communiaient dans l’infortune et la douceur d’exister” (OR, p. 1008).

La définition de l’existence nous mène tout naturellement à la question de l’immortalité. Nous la savons un des buts d’Alcippe dans les “Charités”, puisque à la fin du poème il se vante d’avoir trompé la mort, qui sera “le seul mendiant qui n’aura qu’un refus” et puisque dans le dernier vers il se dit sûr d’être immortel : “J’existe à tout jamais dans ce que j’ai donné” (CA, p. 12).

La question est moins simple pour Nathanaël. Il ne peut toujours pas formuler d’opinion, mais [i]l optait [...] de préférence pour l’obscurité totale, qui lui semblait la solution la plus désirable”. Il considère, nous l’avons vu, la possibilité de la métempsychose, mais ce dont il est à peu près sûr, c’est que “personne n’avait besoin d’un Nathanaël immortel” (OR, p. 1009).

L'être et l'univers

Bien d'autres images, citations, ou allusions pourraient s'ajouter aux lignées que nous avons tâché, trop rapidement, d'esquisser dans cet essai. Nous espérons, pourtant, avoir démontré que les rapports de Marguerite Yourcenar avec l'univers à des moments éloignés l'un de l'autre par un demi-siècle, peuvent nous montrer à quel point elle est restée fidèle à ses premières impressions et, en même temps, à quel point elle a progressé.